

Quelle place le grammatical laisse-t-il au transcendantal chez Wittgenstein ?

Par FRANÇOIS DUBUISSON
Université de Liège

Nous nous bornerons principalement, dans ce court texte, à présenter les termes d'un débat, les enjeux d'une question, et à tenter d'en esquisser un début de réponse, forcément particulière et localisée. Nous n'aurons guère l'immodeste prétention de résoudre le « problème ». Sans doute, d'ailleurs, exposerons-nous plutôt l'échafaudage que la construction terminée, ou les linéaments d'une composition dont il s'agirait idéalement de poursuivre plus avant l'orchestration.

Nous tâcherons de nous interroger quant à la mesure dans laquelle on peut parler de, ou trouver du « transcendantal » dans la philosophie de Ludwig Wittgenstein, c'est-à-dire de nous demander à quel point sa conception du langage traduit une perspective transcendantale, ou s'il vaudrait mieux — afin de ne pas risquer de trahir outrageusement sa pensée — s'en tenir à la notion plus autochtone de « grammaire » pour rendre compte du fonctionnement du langage tel que le décrit son œuvre. Nous nous poserons, en somme, la question suivante : quelle est la « part » de transcendantal par rapport à celle de « grammatical » chez Wittgenstein ? Ce dernier qualificatif occupe davantage la lettre du texte wittgensteinien, mais cela est-il aussi clair concernant son esprit ?

1. Le transcendantal et Wittgenstein

Rappelons tout d'abord ce que peut-être chacun sait : le transcendantal c'est, chez Kant, ce qui concerne les conditions de possibilité *a priori* de l'expérience, de la connaissance des objets. Citons d'emblée le *Kant-Lexikon*, forgé par Rudolf Eisler :

Par opposition à « empirique », est transcendantale la connaissance de la possibilité de l'application de l'*a priori* à l'expérience, de sa validité à l'égard de celle-ci et de ses objets. Par extension, est transcendantal tout ce qui se rapporte à la condition d'une expérience possible, à ce qui est présupposé par l'expérience et qui lui est (logiquement) antérieur. [...] Ont une telle « signification » (validité) transcendantale les catégories et les principes de l'entendement pur, dont « l'usage » néanmoins est d'ordre « empirique », toujours relié à une expérience possible, n'étant déterminé qu'en vue de la constitution de celle-ci¹.

L'on perçoit bien dans ce passage, qui mentionne l'« usage empirique » et l'« application à l'expérience », que rien n'exclut de considérer le langage comme comportant une dimension transcendantale.

L'on peut aussi, bien entendu, lire dans la première *Critique* : « J'appelle *transcendantale* toute connaissance qui s'occupe en général non pas tant d'objets que de notre mode de connaissance des objets en tant que celui-ci doit être possible *a priori* »². Et « nous ne connaissons *a priori* des choses que ce que nous y mettons nous-mêmes (*Wir nämlich von den Dingen nur das a priori erkennen, was wir selbst in sie legen*) »³. Ou encore : « La déduction transcendantale de tous les concepts *a priori* a donc un principe sur lequel doit se régler toute la recherche, c'est celui-ci : ils doivent être reconnus comme conditions *a priori* de la possibilité des expériences »⁴.

Mais le terme peut également désigner, au-delà et dans la continuité de cet ancrage premier, l'orientation spécifique intentionnellement adoptée par une philosophie. Nous pouvons nous référer à cet égard au néokantien marbourgeois Ernst Cassirer, qui explique que, dans cette perspective, le regard « doit se diriger sur la modalité d'ouverture et non plus exclusivement sur le champ ainsi ouvert », qu'« il s'agit désormais de comprendre le mécanisme même de la clé destinée à ouvrir les portes de la connaissance ». La philosophie transcendantale, insiste-t-il, « veut bien moins être un savoir d'objets précis qu'un “savoir du savoir” »⁵.

¹ R. Eisler, *Kant-Lexikon*, II, Paris, Gallimard, coll. "tel", 1994, trad. Anne-Dominique Balmès et Pierre Osmo, p. 1039-1040.

² E. Kant, *Critique de la raison pure*, Introduction, B 25, trad. fr. A. J.-L. Delamarre et F. Marty, Paris, Gallimard, coll. « Folio », 1980, p. 83.

³ *Ibid.*, Préface de la seconde édition, B XVIII, p. 47.

⁴ *Ibid.*, Préface de la seconde édition, §14, B126/A94, p. 155.

⁵ E. Cassirer, *Philosophie des formes symboliques*, 3. La phénoménologie de la connaissance, Introduction, trad. C. Fronty, Paris, Minuit, 1972, p. 18.

Qu'en est-il, toutefois, chez Wittgenstein ? Que peut-on déceler dans sa pensée qui soit relatif à cette dimension ?

L'on peut lire dans le *Tractatus logico-philosophicus*, la première grande œuvre de l'autrichien, publiée en 1921, que « La logique est transcendantale »¹. Si cela s'oppose résolument à Kant et à son idée de synthétique *a priori*, cela reprend néanmoins en un sens le cadre kantien, puisqu'il s'agit bien toujours de penser que « les conditions de la possibilité de la connaissance sont en même temps conditions de la possibilité des objets de la connaissance ».

Il n'est pas non plus interdit de percevoir chez le « second Wittgenstein » des échos d'une forme — sans doute atténuée — d'« idéalisme transcendantal » (bien que ce diagnostic ne fasse pas l'unanimité²), si l'on considère en tout cas que le langage « donne ses formes au monde », lequel devant de toute façon être mis en forme d'une manière ou d'une autre, alors qu'il ne nous oppose point de « contre-forme »³. Nous sommes en effet loin d'un réalisme selon lequel le monde serait organisé par lui-même, et dont l'organisation s'imposerait à nous (mais aussi bien d'un idéalisme matériel, ou absolu). Le langage, en tout cas, n'y est pas pensé comme faisant office de simple copie du monde. Une certaine lecture indiquerait au contraire que nous projetons en quelque sorte notre langage sur notre monde : « On croit suivre encore et toujours le cours de la nature, et on ne fait que suivre la forme à travers laquelle nous la considérons » écrit Wittgenstein⁴ dans un passage où l'on serait tenté d'exhumer une certaine inspiration kantienne.

Dans cette optique, l'on pourrait considérer que le passage de la première à la seconde période wittgensteinienne s'exprime aussi comme un « changement de transcendantal », puisque, dans les *Recherches philosophiques*, c'est le langage (multiple, fluctuant) qui semble occuper cette « place », et non plus la logique.

¹ L. Wittgenstein, *Tractatus logico-philosophicus*, 6.13, trad. fr. G-G. Granger, Paris, Gallimard, coll. « Tel », p. 102.

² Voir par exemple V. Aucouturier, « Sur un prétendu idéalisme linguistique du "second" Wittgenstein », *Philosophique*, 13, 2010, p. 17-52, et F. Dubuisson et B. Leclercq, « Le monde tient ses formes du langage. Wittgenstein et le tournant linguistique imprimé à la *Critique de la raison pure* », *Azimuth*, 2014/4, p. 129-143.

³ L. Wittgenstein, *Remarques Philosophiques*, § 48, trad. fr. J. Fauve, Paris, Gallimard, coll. « Tel », 1975cc.

⁴ L. Wittgenstein, *Recherches philosophiques*, § 114, trad. fr. F. Dastur, M. Élie, J.-L. Gautero, D. Janicaud et É. Rigal, Paris, Gallimard, 2004. Mentionné dorénavant en tant que *Recherches*, et toujours cité dans cette traduction.

Mais il est vrai, concédons-le immédiatement, que l'on pourrait au contraire considérer que Wittgenstein, plutôt que de substituer un transcendantal à un autre, subvertirait davantage la perspective. Il renoncerait tout bonnement à cette dimension, l'évacuerait : ce serait là une place dorénavant vide, il n'y aurait plus de centre déterminable.

Toutefois, si nous poursuivons pour l'instant — temporairement et sous réserve de révision — avec ce vocable, soulignons que le « transcendantal » que serait le langage, serait forcément à envisager comme un transcendantal « historique », ou historicisé. En effet, il n'est nullement « fixe » dans ses propres formes, mais au contraire évolutif et reçu, donc transmis. Il s'agit de prendre en compte cette particularité, dans le sens où Jean Piaget parle de « la constitution de structures nécessaires, au terme de la construction et sans en procéder au départ », lequel ajoute que

Nous sommes donc obligés de renoncer à l'*a priori* ainsi conçu, ou si l'on préfère, de substituer à l'apriorisme un kantisme dynamique où l'innéité épistémologique serait à remplacer par une succession de constructions formatrices [...]. En un mot le kantisme [...] a voulu considérer son sujet comme transcendantal en lui octroyant d'avance tout ce que la critique historique et l'épistémologie génétique montrent qu'il a dû et qu'il doit encore construire¹.

Certains commentateurs, comme Hintikka et Bouveresse, voient d'ailleurs en Wittgenstein un constructiviste². Ne sommes-nous pas, à tout le moins, tenus de prendre en considération l'impératif intersubjectif, qui apparaît comme *a posteriori* ?

Bien entendu, le but n'est pas de prouver ici par tous les moyens qu'il « y a » ou non du transcendantal chez Wittgenstein ; cela reviendrait à présupposer la réponse à la question que nous cherchons à poser de manière distanciée et à défendre une thèse *a priori* sans explorer le terrain. Nous entendons laisser d'ores et déjà, en fonction des éléments que nous venons de présenter, la possibilité ouverte aux deux conceptions.

¹ J. Piaget, « Introduction : L'épistémologie des régulations », dans *Séminaires interdisciplinaires du Collège de France*, tome deuxième, 1977.

² M. & J. Hintikka, *Investigating Wittgenstein*, Oxford, Basil Blackwell Ltd, 1986, trad. fr. *Investigations sur Wittgenstein*, Liège, Pierre Mardaga, 1991, p. 248, et J. Bouveresse, « Wittgenstein et la philosophie du langage », dans *Herméneutique et linguistique*, Combas, Éditions de l'Éclat, 1991, p. 90.

2. Les différents points de vue

Il est éclairant pour notre propos de repartir plus précisément du débat qui opposa Arley Moreno à Antonia Soulez — deux commentateurs de Wittgenstein contemporains — sur cette question, et qui a donné lieu au volume justement titré *Grammatical ou transcendantal ?*

Arley Moreno, tout d'abord, est plutôt partisan de l'utilisation du terme transcendantal à propos de Wittgenstein, mais tout en tenant compte d'un aspect certes inattendu du point de vue kantien de l'*a priori*, à savoir le pragmatique. Il propose de distinguer entre l'*idée* de transcendantal et son *application*. Celle-ci connaît un infléchissement chez Wittgenstein par rapport à Kant¹, sans que l'on doive pour autant renoncer à identifier une rémanence de celle-là, soit une « quête des conditions de possibilité de la pensée objective ». Il invite en effet à faire preuve de « bonne volonté philosophique », c'est-à-dire en l'occurrence à se montrer disposé à accepter une conception différente — postkantienne et pragmatique — du transcendantal. « L'idée d'une épistémologie transcendantale à la Kant se voit ainsi élargie par le projet même qui est thérapeutique et grammatical, auquel il pourrait donc servir de propédeutique »², écrit-il clairement.

Le premier et le second Wittgenstein lui apparaissent comme défenseurs respectivement de l'autonomie de la logique et de l'autonomie de la grammaire, or, selon lui, « l'idée d'autonomie exprime la présence de la fonction transcendantale ». Il y aurait donc quelque chose de l'ordre de ce que nous nommions plus tôt un « changement de transcendantal » entre les deux époques. Il demeurerait bien alors de l'*a priori* chez Wittgenstein mais comme « un principe, ou une fonction qui s'établit dans l'action, "as we go along" en jouant ». Cela ne préexiste pas mais s'établit tout de même comme *a priori*.

Afin d'éclairer sa position, exposons-la plus en détail :

La description de l'usage montre le *lien interne* entre la signification et la pratique avec le [du] langage — un lien établi dans le temps des applications, mais qui est *zeitlos* [intemporel] — atteignant ainsi les conditions formelles générales, quoique provisoires dans la perspective pragmatique de l'usage, qui constituent *a priori* le sens de l'objectivité. Aussi bien le sujet transcendantal [Kant] que la forme logique [*Tractatus*] sont ici remplacés par

¹ A. Moreno et A. Soulez, « Petite histoire de *Gram'tal* », dans A. Moreno et A. Soulez (dir.), *Grammatical ou transcendantal ? Cahiers de Philosophie du Langage volume 8*, Paris, L'Harmattan, 2012, p. 188.

² *Ibid.*, p. 189.

l'usage du langage — et la pureté du cristal laisse la place à la friction du travail symbolique, là où les formes *a priori* du sens semblent prendre la source¹.

Il serait tentant d'ajouter que ces formes, à l'inverse, y boivent peut-être la tasse, si l'on fait droit à la conception opposée. L'on peut s'estimer plus ou moins convaincu par l'argument qui, s'il peut paraître quelque peu tortueux, n'est pas à notre avis tout à fait dénué de pertinence. Si les « formes » ne préexistent guère, elles n'en agissent pas moins à chaque instant comme de l'*a priori*.

Antonia Soulez conteste quant à elle cette inclination à conserver le vieux mot de « transcendantal », terme « empreint de dignité kantienne », pour qualifier l'application dont parle Moreno (Jacques Derrida proposerait sans doute de parler dans ce cas de « paléonymie », c'est-à-dire cette tendance à « garder un vieux nom pour aborder un concept nouveau »²). Selon elle, en effet, Wittgenstein emprunte en réalité une voie opposée à Kant, il lui tourne le dos, lui fait volte-face, en cherchant à partir du résultat de l'investigation plutôt que d'une exigence préalable³. Elle observe qu'il opère un « changement de perspective qui va de l'exigence *a priori*, aux fruits d'une enquête » et refuse de considérer simplement qu'il « réaménage le transcendantal kantien autrement »⁴. Wittgenstein sortirait à vrai dire de cette tradition de l'*a priori*. Il est vrai qu'en 1931 déjà, il écrivait : « Il était caractéristique des théoriciens de la période culturelle passée de vouloir trouver l'*a priori* là où il n'était pas. [...] ce concept était lui-même enraciné dans la culture même », déclaration qui semble témoigner d'une volonté de dépassement de cette « orientation ».

Selon Soulez, il conviendrait de respecter le fait que Wittgenstein lui-même, ce « philosophe de la rupture », se soit débarrassé du terme « transcendantal », ce qui ne peut pas ne pas devenir significatif pour tout commentateur. « Transcendantal » serait un terme « métalogue » ou de « *second order philosophy* », cherchant à se situer « au-dessus du niveau où

¹ A. Moreno, « La description grammaticale et sa fonction transcendantale », dans A. Moreno et A. Soulez (dir.), *op. cit.*, p. 70.

² J. Derrida, *Positions*, Paris, Minuit, 1972, p. 95.

³ A. Moreno et A. Soulez, « Petite histoire de *Gram'tal* », dans A. Moreno et A. Soulez (dir.), *op. cit.*, p. 191.

⁴ A. Soulez, « Le grammatical *au lieu* du Transcendantal, le langage en conflit avec notre exigence », dans A. Moreno et A. Soulez (dir.), *op. cit.*, p. 117.

les choses se passent », et que Wittgenstein balaye¹. Mais Soulez omet toutefois de rappeler ici sa présence dans le *Tractatus*, signalée précédemment. En fait, estime-telle, le mot « transcendantal » redoublerait inutilement l'expression « grammatical ». Nous voilà au cœur de la discussion.

L'alternative consisterait dès lors soit à garder l'idée de transcendantal en l'adaptant, comme y invite Moreno, soit à renoncer à cet ancien terme, ici trompeur, comme le préconise Soulez. Il s'agit aussi d'un choix d'ordre terminologique, et de celui d'une voie interprétative à maintenir.

Sans encore trancher à ce stade, il nous apparaît pertinent — afin de prolonger l'examen — de parcourir à présent un article de Peter Hacker repris dans le volume précité et qui s'intitule sobrement « Kant et Wittgenstein, Le problème des arguments transcendants ». Il s'agit d'un texte qui présente le grand avantage d'aborder ce problème du transcendantal chez Wittgenstein de manière plus systématique, et qui s'avère de surcroît éclairant sur ce sujet.

Hacker compare donc Wittgenstein et Kant, leur trouve des similitudes (il qualifie d'ailleurs à plusieurs reprises le passage du premier au second Wittgenstein de « révolution copernicienne »), surtout dans le type de critiques qu'ils adressent aux philosophes précédents, mais constate en revanche des développements propres très différents chez les deux penseurs. Au rang de ces différences, il va même jusqu'à percevoir chez le philosophe de Königsberg une méthodologie « égocentrique » car la connaissance est ramenée à l'aperception transcendantale, au « Je pense » qui doit pouvoir accompagner toutes mes représentations (bien que le soi transcendantal soit logique et non psychologique). Or, chez Wittgenstein, à l'inverse, le public est logiquement préalable au privé².

Mais leur opposition, selon Hacker, se joue surtout en ce que, aux yeux de Kant, « L'esprit échafaude la nature. [...] Et c'est en vertu de cet échafaudage qu'une connaissance empirique de la nature est possible », tandis que, pour Wittgenstein : « Le monde n'a pas d'échafaudage — ni original (selon la métaphysique traditionnelle) [il n'y a pas d'ordre métaphysique des choses] ni construit et imposé (selon la métaphysique kantienne de l'expérience). » Ainsi, une proposition telle que « rien ne peut être complètement rouge et vert » n'est pas une description *a priori* de l'échafaudage du monde (même tirant sa validité des formes de l'esprit) mais

¹ A. Moreno et A. Soulez, « Petite histoire de *Gram'tal* », dans A. Moreno et A. Soulez (dir.), *op. cit.*, p. 197.

² P.M.S. Hacker, « Kant et Wittgenstein, le problème des arguments transcendants », dans A. Moreno et A. Soulez (dir.), *op. cit.*, p. 27.

une norme provisoire, flexible, de description. Elle fait partie de l'échafaudage à *partir duquel nous décrivons le monde*¹. Il s'agirait davantage des lunettes à travers lesquelles nous percevons le monde — et dont nous pourrions changer — que d'un véritable « quadrillage » projeté, plus fixe. Hacker dit encore que, pour le philosophe autrichien, « ce que Kant pensait être des principes *a priori* que la compréhension impose aux intuitions pour constituer la nature, ne sont rien de plus que des ombres portées sur la nature par la *grammaire* de notre langage ». Nous pourrions également citer, à l'appui de cette idée, le paragraphe 58 des *Recherches*, qui affirme que :

Si la proposition « existe » est censée vouloir dire autant que : « X a une signification », — elle n'est pas une proposition qui parle de X, mais une proposition relative à notre emploi du langage, c'est-à-dire à l'emploi du mot « X »².

En somme, nous parlons de nos propres lunettes, remplaçables. Nous parlons de notre emploi du langage, fluctuant et obombrant, et dont nous avons conscience.

Pour rester dans l'exemple des couleurs, notons avec Hacker le point suivant :

Savoir que le rouge est plus foncé que le rose n'est rien de plus que connaître une règle d'inférence : que si A est rouge et B est rose, on peut inférer que A est plus foncé que B. Cette règle d'inférence est en partie constitutive des significations des mots « rouge », « rose » et « plus foncé que ». Il s'ensuit que savoir que le rouge est plus foncé que le rose n'est pas connaître une proposition synthétique *a priori* concernant la nature, mais plutôt connaître une règle. De même, savoir ce que Kant considérait être des propositions synthétiques *a priori* de la métaphysique, par exemple que tout événement a une cause, n'aurait été rien de plus que d'avoir acquis la maîtrise de la *grammaire* du discours à propos des événements³.

Poursuivant sur cet exemple de la causalité, il écrit ensuite :

Si la loi de causalité est bien une partie de notre forme de représentation, savoir que tout événement a une cause est simplement savoir que si quelque chose est décrit comme étant un événement, il peut être inféré qu'il avait une cause. Si l'inférence de « E est un événement » à « E a été causé » est *a priori*

¹ *Ibid.*, p. 20.

² L. Wittgenstein, *Recherches philosophiques*, *op. cit.*, p. 60.

³ P.M.S. Hacker, *op. cit.*, p. 35.

légitime, c'est parce qu'elle est en partie constitutive du sens d' « événement ».

La différence est clairement marquée (ou construite) par Hacker, même si son Kant n'est pas forcément le plus « précis » ou le plus fin, ou n'est pas forcément celui de tout le monde. Le parallèle comme le contraste que l'on peut dessiner entre Kant et Wittgenstein semble se prêter à des variations toujours un peu modulables à la visée du propos.

Revenons-en toutefois à son développement. Il y a bien, en outre, « autonomie de la grammaire », et c'est pourquoi, ou c'est-à-dire, (qu')il ne peut y avoir d'inférence de faits à propos du monde à partir des règles de grammaire ni inversement. « Que le rouge est une couleur est une règle d'inférence (c'est-à-dire A est rouge => A est coloré). [...] Que le rouge soit une couleur n'est pas un fait. S'il était un fait (sa matière) que le rouge soit une couleur, nous devrions savoir ce que serait pour le rouge de ne pas en être une. »¹ En effet, l'on trouve nettement affirmée cette idée lorsque Wittgenstein écrit, dans les *Remarques Philosophiques* que « Les conventions de la grammaire ne tirent pas leur justification d'une description de ce qui est re-présenté », et que « Toute description de ce genre présuppose déjà les règles de la grammaire »². Le développement de celle-ci est donc, en un sens, « libre ».

La question que pose Hacker devient alors plus directement celle de savoir si l'on peut déceler chez Wittgenstein des arguments transcendants d'inspiration ou d'esprit kantien (soit une déduction des conditions nécessaires de l'expérience sensible telle que le criticisme en propose). Il envisage d'abord le *Tractatus* avant de passer aux *Recherches Philosophiques*.

Le *Tractatus* contiendrait un argument transcendantal du type : la logique est une condition de possibilité de la pensée (ou raison). Or nous pouvons penser (ou raisonner). Donc tout ce qui est présupposé par la logique doit avoir lieu. Mais, nous explique l'auteur anglais, c'est là une forme édulcorée de l'argumentation transcendantale, dans laquelle l'« on affirme à partir de quelque chose que l'on peut faire (et dont sans conteste nous savons que nous le pouvons) comment les choses doivent être en réalité »³. Cela, ajoute-t-il, n'est en fait pas très éloigné d'un argument de la meilleure explication *a priori*, comme par exemple lorsque l'on constate la déviation de l'orbite d'une planète et qu'on en tire qu'il doit y avoir une autre

¹ *Ibid.*, p. 36.

² L. Wittgenstein, *Remarques Philosophiques*, *op. cit.*, § 7.

³ P.M.S. Hacker, *op. cit.*, p. 34.

planète qui exerce sa force gravitationnelle sur elle ; mais c'est alors, dans ce cas, une explication qui peut être vérifiée ou infirmée par l'expérience. Nous ne sommes pas dans le domaine du transcendantal.

Dans les *Recherches*, l'on pourrait comprendre qu'« une communauté de locuteurs doit exister en tant que condition de possibilité d'un langage » et en tirer que l'argument contre le langage privé constitue un argument transcendantal. De même en ce qui concerne le suivi d'une règle : sa condition de possibilité pour qui que ce soit serait qu'il existe d'autres personnes qui suivent la règle comme lui, car le critère de suivi se trouve dans la pratique d'une communauté. Hacker récuse cependant cette vision :

Ce que montre la discussion sur le suivi d'une règle n'est pas qu'une condition *a priori* [de ce suivi] est l'existence de la pratique sociale [de celui-ci], mais plutôt qu'il ne peut y avoir une règle qui puisse être suivie sans qu'elle puisse l'être par d'autres. [...] il n'y a là nul vestige d'argument transcendantal, même pas en un sens édulcoré — juste une palette de connexions au sein du réseau des concepts¹.

Autrement dit, s'il y a un langage, alors forcément c'est qu'il existe une communauté de locuteurs, il n'est pas privé.

Hacker entend ainsi répondre aussi clairement que possible à la question qui l'occupe : non, nous dit-il, « à considérer sérieusement le terme "d'argument transcendantal", il ne s'en trouve nullement chez Wittgenstein »². L'on pourrait selon lui en déceler dans le *Tractatus* mais à la condition d'en faire un usage lâche ; dans les *Recherches*, pas du tout. Il tranche donc en faveur du « seul » grammatical. Il n'y aurait pas à proprement parler de transcendantal chez Wittgenstein.

3. Le grammatical comme carte

Ce serait donc le grammatical qui l'« emporterait » en un sens dans cette confrontation. À tout le moins, une grande importance lui est reconnue par les différents auteurs qui viennent de nourrir pour nous cette réflexion, y compris Moreno, le plus « transcendantaliste » des trois commentateurs envisagés. Il n'est pas inutile de se pencher un peu plus sur cette idée de grammaire.

¹ *Ibid.*, p. 42.

² *Ibid.*, p. 15.

La « grammaire », classiquement comprise, consiste à la fois dans l'ensemble des règles de construction à l'œuvre dans une langue et dans leur description ou étude (laquelle supposerait déjà que ce sont là des règles et aurait peut-être pour effet de contribuer à les ériger comme telles). La notion semble poser moins de difficultés que celle de « transcendantal », c'est pourquoi nous ne l'avons pas traitée d'emblée. Il convient cependant d'examiner sa situation chez Wittgenstein même. Dans le §44 de la *Grammaire Philosophique*, Wittgenstein écrit que « La grammaire est le livre de comptes du langage » et que « ce qu'on doit y trouver ce ne sont pas les impressions qui accompagnent le langage, mais les transactions linguistiques réelles »¹. Abandonnant l'ambition de se faire réformateur du langage, encore préminente dans le *Tractatus*, il se positionne en quelque sorte en tant qu'humble greffier du sens. Au §23 du même texte, il explique que « la place d'un mot dans la grammaire est sa signification », et au §74 que l'« On indique le lieu grammatical des mots "jeu" et "règle" par des exemples, de la même façon qu'on indique le lieu d'un rendez-vous en disant que c'est près de tel ou tel arbre. » Toutefois cette « position » d'un élément linguistique — outre qu'elle est éventuellement vague — est déterminée relativement aux autres éléments et non pas absolument : il ne s'agit évidemment pas d'un espace absolu, indépendant de ce qu'il contient, mais d'un réseau de relations ; il n'y a pas de sol, en quelque sorte, sur lequel reposeraient ces éléments, pas de latitude ou de longitude pour les situer, pas de cases non plus. L'idée est ici saussurienne. L'on observe surtout la prédominance d'une métaphore spatiale et même géographique, qui revient souvent sous la plume du philosophe autrichien ; rappelons-nous que le langage est comparé à une vieille ville². Antonia Soulez identifie d'ailleurs le grammatical à la « carte d'un terrain ».

Voilà néanmoins qui est probablement plus problématique qu'il n'y paraît. Demandons-nous en effet si nous pouvons réellement dresser la carte du terrain qu'est le langage. Est-il possible de la délimiter si clairement — sachant que souvent aucune limite n'est tracée, ne préexiste³ —, ne devrait-elle pas changer sans cesse...⁴ ? Parfois, d'ailleurs, l'on ne « s'y retrouve

¹ L. Wittgenstein, *Grammaire Philosophique*, § 44, trad. fr. M.-A. Lescourret, Paris, Gallimard, coll. « Folio », 1980, p. 119.

² L. Wittgenstein, *Recherches Philosophiques*, *op. cit.*, § 18, p. 34-35.

³ *Ibid.*, § 68, p. 65.

⁴ « Le langage est moins une carte rigoureuse qu'un arbre... », écrit l'écrivain Jorge Luis Borges (Préface à ses *Œuvres complètes*, Paris, Gallimard, coll. « Pléiade », p. IX).

pas »¹, l'on ne s'y « reconnaît pas »². Notre langage est-il si simplifiable (car une carte qui ne simplifierait aucunement ne serait plus une carte mais se confondrait avec le « territoire »), est-il proprement « cartographiable » ?

Revenons à Antonia Soulez chez qui l'on peut déceler cette tension qui échappe déjà en partie à la notion de grammaire trop étroitement entendue. Elle écrit : « Wittgenstein conseille au promeneur d'adapter son pas aux aléas du terrain. La géographie concrète réserve des surprises »³. Cette idée de surprise ne sonne-t-elle pas comme un possible clinamen échappant à un potentiel déterminisme grammatical ?

Soulez rejette bien le transcendantal — comme nous l'avons montré précédemment — lorsqu'elle insiste sur le fait que « la possibilité n'est pas pensée en termes de conditions », mais elle me semble dépasser également le cadre strictement grammatical lorsqu'elle ajoute qu'il s'agit d'un « sens musilien du possible à venir imprévisible et qu'on ne peut anticiper, ni attendre ni retrouver déjà dessiné ou préformé »⁴. Elle fait place à la pragmatique qui « fait aller le long d'un chemin imprévisible qui ne cesse de se ramifier. Le terrain n'est pas lisse mais accidenté ». C'est là une allusion au §107 des *Recherches* qui appelle à revenir au sol raboteux en quittant celui lisse mais dès lors impraticable de la logique et à qui Moreno faisait déjà lui-même référence lorsqu'il parlait de « friction ».

Nous retenons pour notre part comme pertinente cette prise en compte de l'*irrégularité* et de l'*imprévisibilité*. Or, si la carte est déjà difficile à réaliser en raison de la première (et d'une trop grande diversité), elle serait rendue absolument impossible par la seconde. L'ouverture et le mouvement ne mettent-ils pas à mal, en droit, l'établissement d'une carte ? Au moins, osons affirmer que le paysage n'est pas clairement délimitable et la carte toujours déjà trop vieille. Les jeux de langage sont bien les multiples manières, non délimitées *a priori*, plastiques, dont nous pouvons utiliser le langage. L'on ne peut guère en dresser une liste exhaustive, les épuiser, car : « cette diversité n'est rien de fixe, rien de donné une fois pour toutes. [...] de nouveaux jeux de langage [...] voient le jour tandis que d'autres vieillissent et tombent dans l'oubli », comme le proclament les *Recherches*⁵. Établir une carte complète est ainsi sans doute illusoire parce que notre

¹ L. Wittgenstein, *Recherches Philosophiques*, *op. cit.*, § 123, p. 87.

² *Ibid.*, § 203, p. 127.

³ A. Moreno et A. Soulez, « Petite histoire de *Gram'tal* », dans *op. cit.*, p. 192.

⁴ *Ibid.*, p. 194.

⁵ L. Wittgenstein, *Recherches Philosophiques*, *op. cit.*, § 23, p. 39.

exploration elle-même participe à modifier le terrain (nous agissons sur l'ensemble que nous habitons et explorons).

Soulez insiste de surcroît sur la plus grande place faite à l'inventivité par Wittgenstein que par Kant, attribuant au premier « une conception “énergétique” du processus du langage (comme “energeia”, écrivait W. von Humboldt, et non comme “ergon”) » puisque foncièrement dynamique¹. Elle prétend même, à la suite de Jacques Bouveresse, que les philosophes transcendants manquent d'imagination, car, « incapables de réfléchir à l'existence d'autres possibilités, ils se condamnent eux-mêmes à réfléchir aux “conditions de possibilité de ce qui est” », et qu'ils se rendraient par là coupables de « dépossibilisation »².

Quoi qu'il en soit de la valeur de ce verdict, il me semble en tout cas que se trouvent chez Wittgenstein lui-même des éléments permettant de mettre en cause la prééminence de « règles » strictes, d'esquisser la mise en question, ou en perspective, de cette notion et d'une conception qui en ferait l'élément essentiel et premier du langage. Ce passage du *Cahier Bleu* est à cet égard très instructif :

Non seulement nous ne songeons guère à utiliser des définitions et des règles dans cet usage courant, mais si l'on nous demande d'indiquer ces règles, nous sommes incapables de le faire. Nous sommes à l'évidence incapables de préciser et de circonscrire les concepts dont nous nous servons, non pas du fait que nous ignorons leur définition réelle, mais du fait qu'ils ne comportent pas de « définition » réelle. Supposer qu'il est indispensable qu'il y en ait une, cela reviendrait à supposer que des enfants qui jouent à la balle appliquent toujours dans leur jeu des règles strictes³.

Dans les *Recherches*, l'on sent poindre la même mise en doute, ou méfiance, lorsqu'il se demande : « n'y a-t-il pas aussi le cas où nous jouons et — “make up the rules as we go along” ? »⁴. Il y a bien des jeux sans règle précise ou précisable, comme dans le cas de l'enfant qui lance une balle

¹ A. Moreno et A. Soulez, « Petite histoire de *Gram'tal* », dans A. Moreno et A. Soulez (dir.), *op. cit.*, p. 196.

² A. Soulez, « Le grammatical *au lieu* du Transcendantal, le langage en conflit avec notre exigence », dans *op. cit.*, p. 124.

³ L. Wittgenstein, *Le Cahier bleu et le Cahier brun*, trad. G. Durand, Paris, Gallimard, coll. « Tel », p. 79.

⁴ L. Wittgenstein, *Recherches Philosophiques*, *op. cit.*, § 83, p. 73.

contre un mur¹ ou en l'air « au hasard »², improvisant. Le modèle du jeu d'échecs ne fonctionne pas pour tout le langage, ou partout dans le langage³.

Quand Hacker écrit que « notre connaissance de telles propositions [par exemple que le rouge est plus foncé que le rose] n'est en effet que la connaissance des règles de notre langage — connaissance de notre propre forme de représentation », il exprime certes que cette forme et ces règles ne viennent pas du monde mais il élude la question de savoir d'où elles proviennent en réalité. Elles semblent tombées du ciel, ou toujours déjà là. À cela l'on peut répondre qu'elles sont dérivées, tirées, de l'usage. Bien plus, qu'elles sont de l'usage cristallisé à dessein par les grammairiens, ou des récurrences rendues conscientes. Le langage nous paraît moins identifiable à la grammaire qu'à l'usage que l'on en fait — autrement dit, la langue n'est pas aisément isolable de la parole, ou le « code » de l'usage.

Si la grammaire fait office, rappelons-nous, de « livre de comptes », comment y aurait-il des interdits grammaticaux préalables, indépendamment du contexte ? Si elle est postérieure à l'usage, si elle vient après-coup le décrire, comment pourrait-elle l'autoriser ou non ? Elle ne peut, à terme, que « permettre » un usage s'il s'impose, s'il se développe. La grammaire redouble l'usage (tout comme Soulez affirmait que le transcendantal redouble ici le grammatical). La grammaire dit ce qu'on fait en général, *jusque-là*, elle rend compte, mais en disant ce qu'on doit faire, elle détermine : ne commet-on pas alors une sorte de saut de l'être au devoir-être ? De la description à la prescription ? Or nous pouvons nous comprendre de manières non déterminées à l'avance. Des possibilités, surprenantes, émergent.

Conclusion et prolongement

Nous avons vu que l'emploi de l'adjectif « grammatical » était plus largement préféré à celui, plus externe et peut-être plus daté, de « transcendantal » pour la qualification propre de la conception wittgensteinienne du langage. Or nous nous sommes, dans les lignes qui précèdent, explicitement attelé à mettre « à distance » le primat du grammatical en critiquant l'idéal de sa « cartographiabilité » et même l'idée d'une absolue primauté des règles. Que resterait-il alors ? Tout simplement la pragmatique. À la question « transcen-

¹ *Ibid.*, § 66, p. 64.

² *Ibid.*, § 83, p. 73.

³ *Ibid.*, § 3, p. 29.

dantal ou grammatical ? », nous répondrons en effet, de manière quelque peu oblique, par « pragmatique », au sens large. Les pratiques vivantes, mouvantes, en contexte. C'est encore peu dire, il est vrai. Mais le léger déplacement que nous évoquons ici — sans parler aucunement de subversion — sort, précisément, du cadre de la question que nous cherchions à expliciter, et trouverait sa place ailleurs que dans ces lignes.

Si ce dernier paragraphe constitue naturellement notre « conclusion », puisqu'il s'agit d'une forme de réponse à la question initialement posée, nous aimerions proposer ici quelque chose comme un épilogue, et nous pourrions presque dire « une coda » puisqu'il entend prolonger une métaphore musicale développée par Antonia Soulez.

Dans un article ayant pour titre « La musique indéterminée : Une philosophie informelle pour Cage »¹, elle dresse en effet un parallèle entre le compositeur américain et le philosophe autrichien. La démarche du premier qui, avec ses « sound games » utilisant des bruits du quotidien généralement considérés « impurs » et non musicaux, entend se rebeller contre la conception traditionnelle de la syntaxe musicale (intégrant ce qu'elle rejetait), n'est pas sans rappeler celle du second — et même du second second. L'auteure parle de « régime d'imprévisibilité foncière » et même de l'« absence d'un “savoir-que” supposé antérieur aux opérations, par exemple de ce qui, en musique, prend le nom de “solfège”, ou, en termes plus généraux, d'un apprentissage préalable des éléments d'une connaissance ». Nul « savoir d'avance » ne serait requis.

C'est ce qu'il faut reconnaître chez Wittgenstein comme *ouverture*, *mouvement* : la prise en compte de la mobilité, voire du mouvement perpétuel, des formes, donc un souci de demeurer perméable aux évolutions futures, encore imprévisibles. Soulez voit, à la fois dans la pratique wittgensteinienne de la philosophie (elle décrit les *Recherches* comme un « cheminement d'improvisation sans retour ni cycle »²) mais aussi, me semble-t-il, dans le langage tel que présenté par Wittgenstein, quelque chose de l'ordre de l'improvisation plutôt que, disons, de l'exécution d'une partition. Ajoutons que s'il est évidemment possible d'écrire la partition après coup — cette possibilité étant peut-être même inscrite structurellement —, puisque des notes ont bien été jouées dans un certain ordre, selon certaines modalités, elle sera cependant toujours en retard, ne vaudra pas pour les improvisations suivantes, manquera le caractère de créativité ici à

¹ A. Soulez, « La musique indéterminée : Une philosophie informelle pour Cage », *Revue française d'études américaines* (2008-3, n° 117), Belin, p. 50-64.

² A. Moreno et A. Soulez, « Petite histoire de *Gram 'tal* », dans *op. cit.*, p. 192.

l'œuvre au cœur de la pratique, véritable source de la polyphonie voire de l'atonalité des jeux de langage.